

UNE SAISON DE MACHETTES

Jean Hatzfeld est journaliste et écrivain. Il a séjourné plusieurs mois au Rwanda depuis le génocide et plus précisément sur les collines de Nyamata où il a recueilli les témoignages des rescapés et écrit ce livre. Il a déjà publié des récits, *L'Air de la guerre* (prix Décembre 1994), *Une saison de machettes* et un roman, *La Guerre au bord du fleuve*, et plus récemment *La Stratégie des antilopes*.

DU MÊME AUTEUR

L'Air de la guerre
Sur les routes de Croatie et de Bosnie-Herzégovine

récit
prix Novembre 1994
L'Olivier, 1994
et « Points », n° P60

La Guerre au bord du fleuve
roman
L'Olivier, 1999
et « Petite bibliothèque de l'Olivier », n° 38

Dans le nu de la vie
Récits des marais rwandais
prix France-Culture 2001
Seuil, 2000
et « Points », n° P969

La Ligne de flottaison
Seuil, 2005
et « Points », n° P1763

La Stratégie des antilopes
Seuil, 2007

Jean Hatzfeld

UNE SAISON
DE MACHETTES

R É C I T S

Éditions du Seuil

TEXTE INTÉGRAL

ISBN 978-2-02-061214-2

© Éditions du Seuil, septembre 2003

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

De bon matin

En avril, les pluies nocturnes laissent souvent en partant des nuages noirs qui masquent les premières lueurs du soleil. Rose Kubwimana connaît le retard de l'aube en cette saison, sur les marais. Ce n'est pas cette luminosité grise qui l'intrigue.

Rose est accroupie près d'une mare brunâtre, pieds nus, son pagne relevé sur les cuisses, ses mains calleuses posées sur les genoux. Elle porte un chandail de laine. À côté sont couchés deux jerricans en plastique. Elle vient tous les matins puiser dans cette mare, parce que sa profondeur rend l'eau moins boueuse et que son bord, tapissé de palmes, est plutôt moins spongieux qu'ailleurs.

La mare est dissimulée par des branchages d'*umunye-ganyege*, espèce de palmiers nains ; derrière s'étendent sur une immensité d'autres mares, flaques ou bourbiers entre des bosquets de papyrus. Rose respire l'odeur fétide et familière des marais, particulièrement humide ce matin. Elle reconnaît aussi le parfum des fleurs blanches des nénuphars. Depuis son arrivée, elle devine une bizarrerie dans l'air et comprend enfin que ce sont les bruits. Les marais ne bruissent pas normalement ce matin-là.

On entend bien les clameurs des ibis, les sifflements des talapoins, mais très loin. C'est aux alentours que les

marais semblent s'être tus. Aucun froufroutement furtif de sitatungas ni grognement grincheux de cochons pour la faire sursauter ; les touracos verts, d'habitude si matinaux sur les branches des ficus, n'émettent pas leurs éclatants et ponctuels *kô kô kô* ; peut-être se sont-ils dispersés comme les autres habitués du petit matin.

Rose Kubwimana est une dame un peu âgée, d'allure maigre, grande et robuste. Ses cheveux sont grisonnants. Sa maison se situe à une heure de marche dans la forêt. Depuis vingt ans, elle vient puiser l'eau de la famille et n'a jamais auparavant perçu ce silence, ni lors des grandes sécheresses qui durcissent la vase, ni lors des pluies diluviennes qui l'inondent. Cela ne vient pas du ciel, elle le sait. Elle est inquiète, mais pas vraiment surprise.

La veille, descendant au stop-camion du carrefour, elle est passée devant l'église de N'tarama ; elle a vu le campement. Elle sait que, depuis trois jours, les familles tutsies des environs s'y rassemblent. Elle sait aussi, parce qu'elle en a aperçu, que de nombreux Tutsis se sont réfugiés plus bas dans l'école de Cyugaro, ou qu'ils sont descendus jusqu'aux abords du fleuve pour s'y cacher, sans doute pas très loin de sa mare.

Plus tard, de ce matin suspendu, elle dira simplement : « Pour là-haut, je pensais que de terribles coupages s'apprêtaient et que l'existence allait être bouleversée absolument. Mais pour les marais, vraiment, je ne pensais pas que les lames et le chaos devaient descendre jusque-là. Je ne pensais pas, mais j'ai deviné. » Elle se contentera d'ajouter : « Le temps veut se montrer bien secret sur ces choses depuis le premier jour. Moi, je me range derrière lui à présent. »

Ce premier jour est le 11 avril 1994. Pour mémoire, le 6 avril, en fin de soirée, le président de la République

du Rwanda, Juvénile Habyarimana, a été assassiné dans l'explosion de son avion. Les massacres du génocide ont commencé la nuit même à Kigali, puis dans des villes provinciales, et quelques jours plus tard sur les collines, comme ici, dans la région du Bugesera.

Rose remplit les jerricans, elle en cale un sur sa tête, qu'elle maintient d'une main, porte le second de l'autre à bout de bras et remonte la pente à travers les enchevêtrements de brousse et de lianes. Dans sa cour de terre, ocre comme les murs de la maison et comme les champs, elle aperçoit Adalbert. Il s'est réveillé plus tôt que d'ordinaire et fume une cigarette, assis sur un minuscule tabouret.

Adalbert est le plus costaud de ses fils. Ses épaules d'une largeur impressionnante semblent transmettre à ses bras une agitation fébrile. Il est vaillant au travail, bavard et rigolard au cabaret. Il n'a pas encore choisi son épouse. Autoritaire, il décide de tout dans la maison. Ce matin, il porte des claquettes aux pieds, un bermuda et une chemise, et, autour de la taille, une curieuse sacoche ; signes qu'il n'ira pas aux champs.

Adalbert se fait couler de l'eau sur les mains, se frotte le visage, boit et recrache. La veille il s'est couché tard, ivre. Il ne mange ni la bouillie de sorgho ni les haricots qui chauffent sur les braises, il ne parle guère sauf à son frère et s'en va. « Il a quitté très chaud », dira Rose plus tard.

Le chemin longe la colline ; en contrebas, à gauche, la vallée marécageuse du fleuve Nyabarongo où sa mère a puisé l'eau plus tôt ; en haut, il y a la forêt d'eucalyptus. Adalbert ne remarque aucun silence anormal, il est trop pressé. Lorsqu'il débouche sur la maison de Pancrace, toutes les femmes et filles de la famille sont déjà au travail ; certaines dans la cour, d'autres dans la plantation. Il échange avec elles quelques mots de bienvenue et

quelques plaisanteries ; Pancrace sort de la maison torse nu et le rejoint en trois bonds.

La prochaine étape sur ce chemin qui surplombe le fleuve et les bananeraies est la maison de Fulgence. Celui-ci en sort chaussé de sandales de cuir blanc, qu'il ne quitte jamais, sans doute parce qu'il est ecclésiastique à temps partiel. Fulgence est fluët, sa voix aussi. Il s'entretient un bref instant avec Adalbert. De quoi ? Il s'en souviendra plus tard : « J'avais repéré une purulente anicroche sur la patte d'une chèvre. Toutefois Adalbert m'a dit que ça devrait bien patienter jusqu'au soir. »

Ensuite apparaît la maison de Pio, un garçon plus jeune. Comme Adalbert, il déborde d'énergie. Mais il est d'un caractère plus doux. Sa passion est le football. Sa mère tend un bidon d'*urwagwa* aux jeunes gens qui le boivent à longues gorgées entrecoupées de remerciements. Cette fois, le groupe quitte le chemin du fleuve, tourne le dos à la vallée pour grimper entre des remparts d'arbres *kimbazi* à fleurs jaunes, vers le sommet. Le chemin est beaucoup plus encombré que les matins de marché à Nyamata et, à la différence de ces jours-là, on n'y double que des hommes.

Encore plus d'effervescence les attend en haut, à Kibungo. La cour de l'école est peuplée comme le jour d'une rentrée scolaire, mais d'adultes. Plus loin, les gens déambulent sur le terre-plein où sont groupées les boutiques – murs de pisé ocre, toits de tôles. On parle des événements de la veille ; on entend des engueulades et beaucoup de plaisanteries.

Le groupe se dirige vers un cabaret et se fait une place sur le muret de la véranda. Des femmes s'affairent dans l'arrière-cour au-dessus d'un feu duquel émane un fumet de viande grillée. D'un geste de la main, Pancrace fait venir une des femmes et commande des brochettes qui arrivent aussitôt sur un plat de fer-blanc, assorties de

rondelles de banane, de sel et de piment. Ils vont chercher des bouteilles de Primus qu'ils décapsulent l'une contre l'autre, mangent et boivent d'un appétit joyeux. Alphonse, qui passe par là, les aperçoit ; il claque la main de chacun, s'intercale sur le muret et saisit une brochette.

Au même instant, sur le versant de la colline d'en face, dans le village de N'tarama, Jean-Baptiste sort de chez lui. Il porte son costume vert pâle de fonctionnaire. Il adresse des recommandations à quelqu'un à travers la porte qu'il ferme curieusement à l'aide d'un cadenas, comme s'il enfermaient son interlocuteur. Il appelle un garçon adossé à un arbre dans le jardin, lui glisse des consignes à l'oreille, un billet roulé dans la main et s'en va en direction de Kibungo.

À une trentaine de kilomètres de là, à la même heure, Léopold et le vieil Élie grimpent dans la benne d'un camion qui traverse Nyamata. La grand-rue est sillonnée de militaires, on aperçoit un cadavre sur la place du marché. Le long de la piste qui mène à Kibungo, le camion dépasse à coups de klaxon un incessant cortège d'hommes à pied ou à vélo.

C'est aussi à coups de klaxon que le chauffeur du bourgmestre, traversant Kibungo, donne le signal du rassemblement sur le terrain de football. Adalbert et ses potes achèvent leur viande, saisissent chacun une bouteille de bière dans un casier et suivent le mouvement. Le terrain de football est l'un des rares endroits plats du paysage, sur la crête entre Kibungo et N'tarama. On le remarque dans une clairière grâce aux buts faits de troncs d'eucalyptus. Des cars, des camions militaires, des camionnettes se suivent et stationnent tout autour. Une foule d'hommes l'envahit peu à peu. Au centre du terrain, on reconnaît la forte silhouette de Joseph-Désiré

Bitero, vêtu d'un costume kaki, entouré d'hommes de main armés de fusils.

À l'écart, où ils se trouvent, le tumulte empêche les copains d'écouter les harangues, à peine s'ils parviennent à reconnaître les orateurs qui grimpent à tour de rôle sur le capot d'une camionnette. Ils voient leurs bouteilles qu'ils jettent dans l'herbe, ne cessent d'échanger des saluts avec les uns et les autres, en particulier avec Ignace qui les cherchait. Quand la foule s'ébranle, Adalbert fait signe à tous de rester groupés, puis de le suivre ; ils s'éloignent sur un chemin qui traverse la forêt vers le hameau de Nyarunazi.

La plupart des maisons semblent déjà à l'abandon. Ils retrouvent Célestin sur la véranda de la sienne. Célestin est un guérisseur renommé. Il leur apporte une nouvelle platée de brochettes et un bidon d'alcool de banane, muni d'une paille, à laquelle ils aspirent à tour de rôle ; mais il prétexte des affaires pour ne pas les accompagner. Son âge et le bidon d'*urwagwa* convainquent les autres, qui se remettent en route.

Des coups de fusil et des sifflets résonnent au loin. Le groupe ne rejoint pas le gros de la troupe qui déjà fouille la brousse et les plantations. Pancrace dira : « On savait que c'était peine gâchée, que notre tâche principale devait patienter plus bas. » Familiers des marais, ils pressentent que des Tutsis sont déjà allés se cacher dans leurs profondeurs, c'est pourquoi ils y parviennent les premiers. Une averse drue nettoie la brume de l'horizon, et surgissent des marigots de papyrus à perte de vue. Sans l'ombre d'une hésitation, les gars quittent le sol ferme et s'enfoncent jusqu'aux genoux dans la vase, une main tenant la machette, l'autre écartant les feuillages.

En avril 2000, j'ai écrit un livre de récits de rescapés de cette commune de Nyamata, *Dans le nu de la vie. Récits des marais rwandais*. Il débutait par cette phrase :

« *En 1994, entre le lundi 11 avril à 11 heures et le samedi 14 mai à 14 heures, environ 50 000 Tutsis, sur une population d'environ 59 000, ont été massacrés à la machette, tous les jours de la semaine, de 9 h 30 à 16 heures, par des miliciens et voisins hutus, sur les collines de la commune de Nyamata, au Rwanda. Voilà le point de départ de ce livre.* »

C'est encore le point de départ de ce deuxième livre, à la différence que celui-ci a pour sujet les tueurs des parents de ces rescapés, leurs voisins ; plus précisément des tueurs habitant les trois collines de Kibungo, N'tarama et Kanzenze – qui bordent ces marais.

L'organisation

PANCRACE : Pendant cette saison des tueries, on se levait plus tôt que d'ordinaire, pour manger copieusement la viande ; et on montait sur le terrain de football vers 9 heures ou 10 heures. Les chefs rouspétaient contre les retardataires et on s'en allait en attaques. La règle numéro un, c'était de tuer. La règle numéro deux, il n'y en avait pas. C'était une organisation sans complications.

P10 : On s'éveillait à 6 heures. On mangeait des brochettes et des denrées nourrissantes, à cause des longues courses qu'ils allaient nous demander. On se retrouvait au centre de négoce et on se dirigeait, à travers les bavardages, vers le terrain de football. Là-bas, on nous promulguait les consignes de tueries et les itinéraires de terrain pour la journée ; et on allait en fouillant les brousses, jusqu'à descendre vers les marigots. On formait une chaîne pour entrer dans les papyrus et la boue. Puis on se séparait en petites compagnies de connaissance ou d'amitié.

C'était une entente sans difficulté. Sauf les journées de tralala, quand des *interahamwe* de renforts arrivaient de secteurs environnants en véhicules motorisés, pour réussir des opérations d'ampleur. Car ces gars attisés nous tourmentaient dans notre boulot.

FULGENCE : Le 11 avril, le conseiller communal de Kibungo a envoyé ses messagers pour convoquer tous les Hutus en haut. Il était arrivé des quantités d'*interahamwe* en camion et en autobus, qui se bousculaient à coups de klaxon sur les chemins. C'était pareil à un tohu-bohu de ville.

Le conseiller nous a dit à la ronde que dorénavant on ne devait plus rien faire d'autre que tuer des Tutsis. Nous, on a bien compris que c'était un programme définitif. L'ambiance avait viré.

Ce jour-là, des gens mal informés étaient montés à cette réunion sans apporter la machette ou un outil coupant. Les *interahamwe* les ont sermonnés ; ils leur ont dit que c'était bon pour cette fois, mais que ça ne devait plus se renouveler. Ils leur ont demandé de s'armer de branches et de cailloux, de former des barrières à l'arrière pour empêcher les fuyards de passer. Par après, on s'est trouvé meneur ou suiveur, mais personne n'a plus oublié sa machette.

PANCRACE : Le premier jour, un messager du conseiller communal est passé dans les maisons pour nous convoquer à un meeting sans retard. Là, le conseiller nous a annoncé que le motif du meeting était la tuerie de tous les Tutsis sans exception. C'était simplement dit, c'était simple à comprendre.

On a donc seulement demandé à haute voix des détails sur l'organisation. Par exemple, comment et quand il fallait commencer, puisqu'on n'était pas habitués à cette activité, et par où aussi, puisque les Tutsis s'étaient échappés de tous côtés. Il y en a même qui ont demandé s'il y avait des préférences. Le conseiller a répondu sévèrement : « Il n'y a pas à demander par où commencer ; la seule organisation valable, c'est de commencer

droit devant dans les brousses, et tout de suite, sans plus s'attarder derrière des questions. »

ADALBERT : On se divisait sur le terrain de foot. Telle équipe vers le haut, telle équipe vers le bas, telle équipe en chemin vers un autre marais. Les chanceux pouvaient bien s'en retourner aux activités de pillage. Au début, le bourgmestre, le sous-préfet, les conseillers municipaux étaient à la coordination de tout ça et les militaires ou policiers à la retraite grâce à leurs fusils. En tout cas, celui qui disposait d'une arme, même une vieille grenade, était très bien poussé en avant et s'en trouvait favorisé.

Par après ce sont les jeunes gens les plus courageux qui sont devenus chefs. Ceux qui ordonnaient sans hésitation et marchaient de grands pas. Moi, je me suis fait chef pour les cohabitants de Kibungo dès le premier jour. Auparavant j'étais chef de la chorale de l'église ; je suis devenu de la sorte un chef authentique, si je puis dire. Les cohabitants se sont accordés sur moi sans anicroche.

On se plaisait ensemble au sein de la bande, on s'accordait sur les activités nouvelles, on décidait où l'on allait travailler sur place, on s'épaulait en camarades. Si quelqu'un présentait une petite excuse, on se proposait de prendre sa part de boulot pour cette fois. Ce n'était pas une organisation bien apprêtée, mais elle était respectée et consciencieuse.

ALPHONSE : On se réveillait, on se lavait, on mangeait, on se soulageait de ses besoins ; on appelait son voisin et on allait en petite équipée de rencontre. On ne changeait pas nos habitudes de lever de cultivateurs, sauf pour l'heure, qui pouvait être plus tôt ou plus tard selon les péripéties de la veille.

Le matin, il n'y avait pas de banquet spécial. On mangeait le plus souvent le repas de son épouse. Il était copieux évidemment. Le soir, ça dépendait comment s'était passée la journée. Si étaient arrivés un grand nombre de renforts des collines avoisinantes, les chefs profitaient de ces assaillants pour réussir des opérations de chasses plus rentables, en cerclant les fugitifs de tous côtés. C'était double travail en quelque sorte. Et le soir, on devait se regrouper au centre, pour manger de la viande tous ensemble, faire un peu d'amitié aux *inter-ahamwe*, se mettre à l'aise avec les collègues éloignés, écouter les proclamations des autorités, et se partager les pillages.

Mais les jours d'expéditions ordinaires, on ne s'attardait pas si longtemps au cabaret du centre, pour rentrer tôt en famille ou percer une Primus en intimité. On profitait de ces accalmies pour prendre de la tranquillité et du repos.

Plus il y avait de renforts, plus les expéditions devaient s'enfoncer dans des marigots profonds, plus on devait brasser de papyrus, plus on durait à courser dans la vase, la machette à la main, et plus on rentrait lassés. Tout suant et dégoulinant de boue. Les renforts extérieurs et leur bonne volonté, c'était la contrainte d'organisation la plus éreintante.

IGNACE : On se rassemblait en foule d'un millier sur le terrain, on partait dans les brousses en compagnie de cent ou deux cents chasseurs, on était emmenés par deux ou trois messieurs à fusil, des militaires ou des intimidateurs. Sur le bord boueux des premières rangées de papyrus, on se séparait par équipées de connaissance.

Ceux qui voulaient bavarder bavardaient. Ceux qui voulaient musarder musardaient à condition de ne pas se faire remarquer. Ceux qui voulaient chanter chan-

taient. On ne choisissait pas de chansons spéciales pour renforcer les encouragements, on ne chantait aucune parole patriotique comme celles des airs de radio, aucune parole méchante ou moqueuse contre les Tutsis. On n'avait pas besoin de strophes encourageantes, on choisissait tout naturellement des chansons traditionnelles qui nous plaisaient. En somme, des chorales marchantes.

Dans les marais, il suffisait de fouiller et tuer jusqu'au coup de sifflet final. Parfois un coup de fusil remplaçait le sifflet, c'était la seule nouveauté de la journée.

ÉLIE : Les intimidateurs programmaient et encourageaient ; les commerçants payaient et transportaient ; les cultivateurs rondaient et saccageaient. Mais pour les tueries, tout le monde devait bien se retrouver sur le chemin une lame à la main et participer, en tout cas pour une quantité valable de travail.

Les gens coléraient seulement quand les chefs annonçaient des collectes forcées, pour rémunérer les candidats qui partaient en expédition d'entraide sur des sec-teurs avoisinants. Ils murmuraient surtout contre les collectes organisées pour primer les *interahamwe* des autres régions environnantes.

Nous, on sourcillait sur ces programmes d'envergure, on pensait plus profitable de rester chacun chez soi. On savait bien que ceux qui venaient de longues distances venaient pour de grandes quantités. Au fond, on ne les aimait pas, on préférerait bien faire entre nous.

Concernant les tâches de tueries et les compensations, les mentalités n'étaient pas partageuses entre les collines.

LÉOPORD : J'étais jeune responsable des tueries pour la cellule de Muyange, c'était bien sûr nouveau pour moi. Je me levais donc plus tôt que les avoisinants pour

détailler les préparatifs. Je sifflais l'appel, je hâtais le ralliement, je semonçais les dormants, je comptais les manquants, je vérifiais les causes d'absence, je distribuais des recommandations. Si un sermon ou une déclaration se présentait, suite à une réunion des encadrateurs, je les faisais sans détour. Je donnais le signal du départ.

Les gens de Kibungu de Kanzenze et de N'tarama se rassemblaient sur le terrain de foot de Kibungu. Les gens de Muyange et de Karambo se rassemblaient devant l'église pentecôtiste de Maranyundo. Là, s'il y avait des brochettes, on mangeait. S'il y avait des consignes, on écoutait et on allait.

On devait normalement partir à pied à travers la brousse, raison pour laquelle on se levait plus tôt que les collègues de Kibungu. Toutefois le trafic de véhicules était appréciable pendant cette période. Les chauffeurs se montraient serviables et offraient leurs bennes sans contrepartie, certains commerçants multipliaient des allers-retours cadeau ; et on pouvait donc trouver place dans une camionnette de commerçant ou dans un autocar militaire. Ça dépendait de la chance ou de son rang.

ÉLIE : On devait faire vite, on n'avait pas droit aux congés, surtout pas les dimanches, on devait terminer. On avait supprimé toutes les cérémonies. On était tous embauchés à égalité pour un seul boulot, abattre tous les cancrelats. Les intimidateurs ne nous proposaient qu'un objectif et qu'une manière de l'atteindre. Celui qui repérait une anomalie, il l'agitait à voix basse ; celui qui nécessitait une dispense, pareillement. Je ne sais pas comment c'était organisé dans les autres régions, chez nous c'était élémentaire.

JEAN-BAPTISTE : Au fond, dire qu'on s'est organisés sur les collines est très exagéré. L'avion a chuté le

6 avril. Le très petit nombre de cohabitants hutus est parti directement en représailles. Mais le grand nombre a attendu quatre jours dans leurs maisons et aux cabarets le plus proches ; à écouter la radio, à regarder les fuites de Tutsis et à bavarder et blaguer sans rien préparer.

Le 10 avril, le bourgmestre en costume plissé, et toutes les autorités, nous ont rassemblés. Elles nous ont sermonnés, elles ont menacé à l'avance ceux qui allaient cochonner le boulot ; et les tueries ont commencé sans méthode approfondie. La seule réglementation était de persévérer jusqu'à la fin, de garder un rythme satisfaisant, de n'épargner personne et de piller ce qu'on trouvait. C'était impossible de cafouiller.

IGNACE : Après la chute de l'avion, on ne se posait plus la question de qui avait écouté les enseignements du parti présidentiel ou les enseignements d'un parti rival. On ne se souvenait plus de chamailleries, de qui s'était malentendu avec qui par le passé. On n'avait gardé qu'une seule idée dans le pot.

On ne demandait plus qui s'était entraîné avec des fusils et avait profité d'un savoir-faire dans une milice, ou qui n'avait jamais lâché ses mains sur la houe. On avait à faire et on faisait du mieux qu'on pouvait. On se fichait de qui préférait obéir au bourgmestre, ou aux ordres des *interahamwe*, ou préférait obéir directement aux ordres de notre conseiller communal bien connu. On obéissait de tous côtés et on s'en trouvait satisfaits.

Les Hutus de toutes sortes étaient soudain devenus frères patriotes sans plus aucune discorde politique. On ne jonglait plus avec les mots politiques. On n'était plus dans son « chacun chez soi ». On accomplissait un boulot de commande. On se rangeait en file derrière la bonne volonté de tous. On s'assemblait sur le terrain de foot en bande de connaissance, et on allait en chasse par affinité.

Les trois collines

Deux larges cours d'eau et un lac, alanguis et dissimulés sous des tapis de papyrus, roseaux et nénuphars, délimitent la région du Bugesera. La rivière Akanyaru à l'ouest, le fleuve Nyabarongo au nord et, après un coude, à l'est ; le lac Cyohoha au sud. Autrefois, un lac nommé Cyohoha Nord la divisait dans sa largeur, mais il n'a pas survécu aux récentes sécheresses, manifestations locales du phénomène météorologique El Niño. Une piste crevassée traverse la région dans sa longueur, reliant Kigali à la frontière du Burundi en cinq ou six heures de minibus dont les amortisseurs abdiquent les uns après les autres sous la surcharge de passagers.

Bien que la région du Bugesera soit entourée de marécages et profite de saisons pluvieuses deux fois l'an, l'aridité de sa latérite ocre a longtemps rebuté les hommes. Sur ces terres de poussière et d'argile, en effet, rarissimes sont les sources naturelles d'eau potable.

Après le passage du pont du Nyabarongo, qui en marque l'entrée, le premier filet d'eau pure se trouve à vingt-cinq kilomètres à l'intérieur. Il s'appelle le Rwaki-Birizi, s'écoule d'une nappe phréatique, loin des marais putrides, et alimente la commune de Nyamata. C'est pourquoi toute l'année, bien avant les premières lueurs du jour, une foule de femmes et de filles – un bidon à bout de bras, un sur la tête – et de garçons cyclistes, dont

les vélos-taxis sont bricolés pour en transporter trois ou quatre, l'assiege pour approvisionner leurs maisons, et celles de leurs maîtresses ou de leurs clientes.

L'immigration dans le Bugesera remonte à 1959, provoquée par les émeutes qui précèdent la première république du Rwanda, puis son indépendance. Cette année-là, fuyant les pogroms qui célèbrent l'abolition de la royauté tutsie, des Tutsis embarquent en catastrophe dans les bennes en bois des camions de l'administration belge, et sont abandonnés, après une nuit de voyage, sur la rive du fleuve.

Ils le traversent et pénètrent dans une zone de brousse et de forêts, à peine peuplée de discrètes communautés twas et de cultivateurs hutus ou tutsis, originaires de ces collines depuis la nuit des temps, trop esseulées pour se préoccuper de leur appartenance ethnique, sous la menace d'une faune sauvage. Les anciens racontent encore leur campement sous des cabanes de feuilles, protégées la nuit grâce aux feux, dans une savane soumise aux hordes d'éléphants et aux troupeaux de buffles.

Innocent Rwililiza, un enseignant, se souvient que plus récemment, dans les années 80, sur le chemin qu'il empruntait chaque semaine avec les autres pensionnaires de l'École normale de Rilima, il apercevait de temps à autre un lion, une panthère ou un python derrière un taillis. Animaux peu à peu repoussés par les défrichages vers le parc montagneux de l'Akagera, ou chassés à coups de lance et de flèche – d'où l'apparition de ces armes pendant les tueries du génocide.

Débarqués aux bords de marais bourdonnant de mouches tsé-tsé et de moustiques, les pionniers tutsis affrontent la maladie du sommeil, la malaria et la typhoïde. Ils s'installent aux environs de la source d'eau, défrichent

d'abord des parcelles de clairières propices à l'élevage de vaches *ankolé*, et développent la bourgade de Nyamata, autour d'une église et d'un bâtiment administratif en briques. Des vagues de Tutsis et de Hutus se succèdent, chassés de leurs régions par les massacres ou par la misère, qui peuplent tour à tour les quatorze collines de la commune de Nyamata.

Au début des années 70 notamment, une famine qui sévit dans les champs de Gitarama pousse sur les chemins une colonie de familles hutues. Elles contournent les montagnes de Mugina et atteignent le delta de l'Akanyaru et du Nabaryongo. Elles franchissent la plaine fangeuse de papyrus ; mais, afin d'éviter les traces de leurs compatriotes tutsis, elles s'enfoncent dans une forêt vierge et s'arrêtent sur les premières pentes.

Cette forêt couvre trois collines qui surplombent le delta. La colline de N'tarama borde l'Akanyaru ; la colline de Kibungo, dans la pointe du delta, longe l'Akanyaru et le Nyabarongo ; la colline de Kanzenze borde le Nyabarongo.

L'administration locale de l'époque, aux mains de fonctionnaires ou d'élus hutus – comme dans tout le pays depuis l'indépendance –, laisse ces nouveaux colons hutus s'appropriier librement des parcelles dans les forêts. Les arrivants s'abritent sous des huttes ; puis, au prix de travaux considérables, défrichent la brousse jusqu'aux rivages. Ces cultivateurs talentueux découvrent des terres limoneuses, particulièrement fertiles pour y travailler des bananeraies.

De saison en saison, les plantations éclaircissent la forêt vers le haut et mangent les rives vers le bas. Grâce aux premières récoltes, les cultivateurs hutus bâtissent des maisons charpentées et couvertes des tuiles beiges

caractéristiques de leur région natale, fabriquent des poulaillers, des enclos à chèvres ou à cochons noirs, enclos joints et couverts qui se démarquent de ceux feuillus, vastes et à ciel ouvert des vaches possédées par les Tutsis. Encore aujourd'hui, ces cultivateurs hutus, ou plus souvent ces cultivatrices, marchent deux à trois heures chaque matin pour se rendre aux marais et en rapporter, sur leur dos, les bidons d'eau boueuse du ménage et de la cuisine.

Ce peuplement tardif rend inepte toute discussion sur l'antériorité d'une ethnie, qui la légitimerait plus que l'autre. Tous ces immigrants du Bugesera sont arrivés presque en même temps, marqués par la peur d'avoir failli manquer de terres pour se nourrir, à un moment de leur existence.

À la veille du génocide, la population de la commune de Nyamata s'élevait à 119 000 habitants, dans la bourgade et sur ses quatorze collines environnantes, sur une superficie totale de 398 kilomètres carrés. Parmi ces quatorze collines, celles de Kibungo, Kanzenze et N'tarama comptaient 12 675 habitants sur une superficie de 133 kilomètres carrés. Après les massacres, la population de la commune tomba à 50 500 habitants et celle des trois collines à 5 000. Environ cinq Tutsis sur six ont été tués en moins de six semaines.

La première fois

FULGENCE : D'abord, j'ai cassé la tête d'une vieille maman d'un coup de gourdin. Mais, puisqu'elle était déjà allongée bien agonisante par terre, je n'ai pas ressenti la mort au bout de mon bras. Je suis rentré le soir chez moi sans même y penser.

Le lendemain, j'en ai coupé debout vivants. C'était le jour du massacre de l'église, donc un jour très spécial. À cause du brouhaha, je me souviens que j'ai commencé à frapper sans regarder sur qui, au hasard de la cohue si je puis dire. On était très gênés aux jambes par la bousculade et on s'entrechoquait les coudes.

À un moment, j'ai vu un flot de sang qui commençait à couler sous mes yeux ; il trempait la peau et les vêtements d'une personne qui hésitait à tomber. C'était dégoulinant malgré la pénombre. J'ai senti que ça venait de ma machette, je l'ai regardée, elle était bien mouillée. J'ai pris peur et je me suis faufilé pour sortir, sans plus regarder la personne. Je me suis retrouvé dehors, je tardais à rentrer, j'en avais fait assez. Cette personne que je venais de frapper, c'était une maman, ça m'avait dégoûté de l'achever malgré la pénombre.

PANCRACE : Je ne me souviens pas de la première personne que j'ai tuée, parce que je ne l'ai pas identifiée dans la cohue. Par chance, j'ai commencé par tuer plusieurs

personnes sans les regarder en face. Je veux dire que je reconnais, ça hurlait, mais c'était de tous côtés ; c'était donc un entremêlement de coups et de cris qui se partageaient par tous.

Je me souviens toutefois de la première personne qui m'a regardé, au moment du coup sanglant. Ça c'était grand-chose. Les yeux de celui qu'on tue sont immortels, s'ils vous font face au moment fatal. Ils ont une couleur noire terrible. Ils font plus sensation que les dégoulinements de sang et les râles des victimes, même dans un grand brouhaha de mort. Les yeux du tué, pour le tueur, sont sa calamité s'il les regarde. Ils sont le blâme de celui qu'il tue.

ALPHONSE : C'était avant la décision de vastes tueries totales. Un groupe de Tutsis s'était reculé dans la forêt de Kintwi pour résister. On les a repérés derrière des bosquets d'arbres, ils se tenaient debout avec des pierres et des branches ou des ustensiles. Il y a eu un jet de grenades qui venait de meneurs. Un remue-ménage s'en suivit. Les Tutsis se sont éparpillés et nous derrière eux. Dans la débandade, un vieux, qui n'était plus très valide, a été bousculé dans sa course. Il est tombé devant moi, je lui ai planté l'*inkota* à travers le dos. Une lame aiguisée pour abattre le bétail, que j'avais saisie le matin.

Un jeune qui se trouvait à mon côté m'a épaulé sans mot dire, avec sa machette, comme si c'était sa victime. Quand on a entendu le vieux finir, mon jeune collègue m'a signalé qu'il le connaissait de longue date. Sa maison se trouvait en bas de chez lui. Il a dit qu'il s'en trouvait bien débarrassé de la sorte ; ça se voyait qu'il était content. Moi je connaissais ce vieux par son nom, mais je ne savais rien de désobligeant sur lui. Le soir, j'ai raconté ça à mon épouse, elle ne savait que des détails de routine sur lui ; on n'en a pas conversé, et je me suis endormi.

Ça s'était passé en douceur, je n'avais pas eu à lutter. Au fond, pour cette première fois, j'ai été très surpris par la vitesse de la mort, et aussi par la mollesse du coup, si je puis dire. Je n'avais encore jamais donné la mort, je ne l'avais jamais envisagé, je ne l'avais jamais essayé sur un animal à sang. Puisque j'étais bien muni, les jours de noces ou de Noël je payais un garçon pour tuer les poulets derrière la maison ; et pour éviter cette saleté-là.

JEAN-BAPTISTE : On était sur un chemin de retour des marais. Des jeunes gens ont fouillé chez un monsieur du nom d'Ababanganyingabo ; ils sourcillaient parce que ce Hutu de Gisenyi fréquentait notoirement les Tutsis à qui il pouvait bien proposer ses bras. Ils ont découvert qu'il avait aidé des Tutsis à échapper leurs vaches. Derrière sa maison, dans un enclos, je crois. Ils ont cerclé l'homme pour le mettre en position immobile ; et j'ai entendu mon nom.

On m'a nommé parce qu'on savait que j'étais marié à une Tutsie. La nouvelle de la situation d'Ababanganyingabo se répandait, les gens attendaient. Ils étaient chauds parce qu'ils avaient tué des personnes. Une personne a dit devant l'auditoire : « Jean-Baptiste, si tu veux sauver la vie de ta femme Spéciose Mukandahunga, il faut que tu coupes cet homme présentement. C'est un tricheur, montre-nous que toi tu n'es pas de cette espèce-là. » Elle s'est tournée et elle a ordonné : « Apportez-lui une lame. » Moi, j'avais choisi mon épouse par amour de sa beauté, elle était grande et très attentionnée, elle m'était attachée, j'avais grand-peine à la perdre.

La foule s'est grossie. J'ai saisi la machette, j'ai donné un premier coup. Quand j'ai vu le sang buller, j'ai sursauté, j'ai fait un pas de recul. Dans mon dos,

quelqu'un m'a stoppé et m'a heurté les deux coudes vers l'avant. J'ai fermé les yeux dans le brouhaha et j'ai donné un deuxième coup pareil. C'était fait, les gens approuvaient, ils se contentaient et s'écartaient ; je me suis reculé. Je m'en suis allé pour m'asseoir sur un banc d'un petit cabaret, j'ai pris la boisson, je n'ai pas jeté un regard du mauvais côté. Plus tard j'ai appris que l'homme avait remué deux longues heures avant de finir.

Par après on s'est familiarisés à tuer sans autant tergiverser.

PIO : J'avais tué des poulets mais jamais un animal de la corpulence d'un homme, comme une chèvre ou une vache. La première personne, je l'ai accomplie dans la précipitation, sans rien penser de spécial, bien que c'était un avoisinant, tout proche sur ma colline.

En vérité, c'est seulement après que j'ai remarqué que j'avais pris la vie d'un avoisinant. Je veux dire, au moment fatal, je ne l'ai pas distingué pour ce qu'il avait été auparavant, j'ai frappé une personne qui ne m'était plus intime ni étrangère. Elle n'était plus tout à fait une personne ordinaire, je veux dire comme on en rencontre tous les jours. Ses traits étaient bien semblants de ceux de la personne que je connaissais, mais rien ne me rappelait fermement que je l'avais côtoyée depuis une ancienne date.

Je ne sais pas si vous pouvez bien me comprendre. C'était une reconnaissance, sans la connaissance. C'était la première victime que je tuais ; ma vision et ma pensée s'étaient embrouillées.

ÉLIE : En 1992, en tant que militaire à la retraite, j'avais déjà tué deux personnes civiles lors de remue-ménage de protestation. La première était une assistante sociale du secteur de Kanazi. Elle était de gentille répu-

tation et de modeste renom. Je l'avais tirillée avec une flèche. Je l'avais aperçue chuter, sans toutefois entendre ses cris, à cause de la longue distance qui nous séparait. Je m'étais retourné à grands pas, en direction opposée, sans rien savoir du comment de sa mort. Par la suite, j'avais été pénalisé d'une amende. J'avais aussi entendu des remontrances lointaines de sa famille et des menaces de cachot, sans toutefois conséquences trop fâcheuses.

En nonante-quatre, pendant les tueries des marais, je me suis vu très chanceux, parce que je pouvais tuer à l'aide de mon ancien fusil militaire. C'est une de nos traditions militaires, de laisser au gradé son arme après sa carrière. Tuer au fusil, c'est comme un jeu en comparaison de la machette, c'est beaucoup moins touchant.

ADALBERT : Le premier jour, je ne me suis pas donné la peine de tuer directement, parce que mon travail était d'abord de lancer des consignes et des encouragements à l'équipe. J'étais chef. De-ci de-là, j'ai aussi lancé des grenades dans le tumulte adverse, mais sans connaître les effets de la mort, sauf à entendre des cris.

La première personne que j'ai tuée à la machette, je ne me souviens pas des détails exacts. Je donnais mon coup de main dans l'église ; j'ai frappé de larges coups, j'ai touché de tous côtés, j'ai ressenti de l'effort mais pas de la mort ; il n'y avait aucune peine personnelle dans le brouhaha. Raison pour laquelle, pour moi, la vraie première fois, valable pour raconter un souvenir durable, c'est quand j'ai tué deux enfants, le 17 avril.

On rôdait ce matin en mission de fouillage, pour dénicher des Tutsis qui se seraient dissimulés sur des parcelles de Rugazi. Je suis arrivé sur deux enfants, assis dans un coin de maison. Ils se tenaient silencieux comme sages. Je leur ai demandé de sortir ; ils se sont levés, ils voulaient se montrer gentils. Je les ai fait

avancer en tête de notre groupe, pour les ramener au centre de Nyarunazi. C'était l'heure du retour, on s'est mis à marcher, on discutait de notre journée.

Comme chef, en plus des grenades, j'avais nouvellement droit au fusil. Chemin faisant, sans rien penser, j'ai voulu essayer. J'ai aligné les deux enfants à vingt mètres, j'ai arrêté mon pas, j'ai tiré deux fois dans leur dos. C'était la première fois de ma vie que j'utilisais un fusil, parce que la chasse n'est plus coutumière dans le Bugesera, depuis la disparition des animaux sauvages. Pour moi, c'était curieux de voir les enfants tomber sans bruit. C'était presque plaisant d'aisance.

J'ai continué la marche sans me pencher pour vérifier s'ils étaient bien morts. Je ne sais même pas si des hommes les ont écartés et couverts dans un endroit plus convenable.

À présent, je me sens trop souvent rattrapé par le souvenir de ces deux enfants, tirés droit devant, comme une bagatelle.

IGNACE : On était en train de fouiller un champ, quand quelqu'un a crié qu'une petite troupe de Tutsis avait trouvé refuge dans les mines de Birombe. C'étaient des mines abandonnées de pierres kastérites, sur la colline de Rusekera. On s'est fâchés de cette tricherie et on est partis sur-le-champ en expédition. On les a cerclés. Ceux d'entre nous qui avaient des grenades ont commencé à les lancer sur les Tutsis, pour les éparpiller ; mais un nombre s'est caché à l'intérieur des fosses.

On savait qu'il fallait trente minutes pour parcourir aller-retour la galerie principale. C'était trop risquant dans les ténèbres remplies de ces Tutsis menaçants. Donc, on a haché des broussailles, et des charpentes dans les maisons abandonnées. On a bouchonné la galerie avec ce bois de chauffage, et on a allumé le feu. Les

Tutsis sont morts enfumés ou brûlés, au nombre de 27 personnes. Le 22 avril, je me souviens bien. C'était ma première expédition meurtrière et la plus regrettable, à cause de la méchanceté des brûlures.

LÉOPORD : Depuis le matin, des gens avaient commencé à tuer timidement dans les rues. On entendait les coups de feu au sommet de la colline de Kayumba. C'étaient des militaires qui rabattaient une assemblée de fugitifs, vers la commune et l'église de Nyamata. Ça disait bien que ce jour devait chauffer. J'ai pris la machette, j'ai quitté la maison et me suis rendu au centre. Les gens se poursuivaient déjà de plusieurs côtés.

Sur la place du marché, j'ai croisé un homme qui courait vers moi. Lui descendait de Kayumba, tout essoufflé et tout apeuré, il ne regardait que sa fuite devant lui, il ne me voyait pas. Moi je montais. Au passage, je lui ai donné un coup de machette à l'endroit du cou, sur la veine vulnérable. Ça m'est venu naturellement, sans rien penser. C'était facile d'ajuster, puisque le monsieur n'a pas résisté. Il n'a pas esquissé de protection, il est tombé sans crier, sans gémir. Je n'ai rien senti, j'ai laissé. J'ai regardé autour, ça tuait de multiples directions ; j'ai continué à courir derrière les autres fuyards toute la journée.

C'était suant et dissipant, c'était comme une distraction imprévue. Je n'ai même pas compté. Ni pendant les activités, ni après puisque je savais que ça allait recommencer. Je ne peux vous dire, avec sincérité, combien j'ai tué, puisque j'en ai oublié en chemin.

Ce monsieur tué sur la place du marché, je peux vous en raconter un souvenir exact, car il est le premier. Pour d'autres, c'est plus fumeux, je n'en ai plus trace dans ma mémoire. Je les ai considérés sans gravité ; je n'ai même pas repéré, à l'occasion de ces meurtres, cette petite chose qui allait me changer en tueur.

Une bande

La famille d'Ignace Rukiramacumu est dans la première colonne hutue qui traverse les marais, en 1970, et s'installe au plus profond de la forêt Nganwa, le long de la rivière Akanyaru. Ignace est alors âgé de trente-sept ans. Il a donc bien connu la royauté tutsie puisqu'il avait vingt-six ans au moment de la mort de Mutara Rudahigwa, le dernier grand souverain. Pour cette raison, avant le génocide, il va jouer le rôle d'un ancien, rancunier, dans le groupe. Il va représenter une sorte de mémoire aigrie des mauvais temps.

Les familles d'Adalbert Munzigura, Fulgence Bunani, Pio Mutungirehe et Pancrace Hakizamungili arrivent peu après et s'établissent dans les forêts de Kiganwa, toujours le long de l'Akanyaru. Alphonse Hitiyaremye vient plus tard, embauché dans un premier temps comme journalier, sur les parcelles de prospères éleveurs tutsis. Par la suite, il acquiert une parcelle qu'il défriche dans la forêt de Nyamabuye, plus proche du fleuve Nyabarongo.

Adalbert, Fulgence, Pio, Pancrace et d'autres grandissent au sein d'une même meute de gamins, sur les bancs de la classe, où ils fréquentent naturellement les Tutsis de leur âge. Eux n'ont pas vécu sous l'ancien régime et ne reçoivent quasi aucun enseignement scolaire sur l'histoire du Rwanda.

Adolescents, ils abandonnent l'école pour rejoindre leurs aînés dans les champs. Comme eux, ils travaillent d'arrache-pied pendant la journée. De l'avis de tous, et notamment de leurs ennemis, ils sont de remarquables cultivateurs. Ils fréquentent plus ou moins pieusement l'église, se rassemblent lors de grandes cérémonies traditionnelles, mariages et funérailles. Surtout, ils se retrouvent tous les jours, en fin d'après-midi, pour partager de l'*urwagwa*, ou de la Primus et des brochettes les jours de fête. Leur cabaret de prédilection se trouve à Nyarunazi, le hameau le plus proche de leur versant, mais ils n'hésitent pas à marcher jusqu'aux cabarets plus animés du centre de négoce de Kibungo ou à déboucher un bidon dans la cour de l'un ou l'autre.

La meute de gamins devient ainsi une solide bande de copains. À laquelle se joignent Alphonse et de temps à autre Jean-Baptiste Murangira qui habite à Rugunga, sur la colline de N'tarama, Célestin Mutungirehe, le guérisseur, et quelques autres.

Léopold Twagirayezu est proche d'Adalbert et de Pio grâce au football ; de très grande taille, il montre une vitalité athlétique identique. Mais sa parcelle familiale se trouve à Muyange, à une vingtaine de kilomètres des rivières, et, de ce fait, il fréquente la bande plus épisodiquement : pour assister aux matchs, traîner au marché, ou participer aux noces.

Élie Mizinge appartient à la génération antérieure, comme Ignace Rukiramacumu. Il fait connaissance avec la bande pendant les tueries et sur la route de l'exil au Congo ; il est véritablement adopté par elle lors de leur emprisonnement. Élie et Ignace sont les deux anciens de la bande. Ils ont des caractères très dissemblables, presque opposés. Élie, qui a jadis joui de nombreux privilèges en tant que militaire puis policier, est